Fajnkuchen Franck, Yzkor. *Une famille juive en France entre 1940 et 1944*

Danielle Delmaire

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/4510>

DOI : 10.4000/tsafon.4510

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 152-154

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Danielle Delmaire, « Fajnkuchen Franck, Yzkor. *Une famille juive en France entre 1940 et 1944* », *Tsafon* [En ligne], 82 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 12 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/4510> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.4510>

Ce document a été généré automatiquement le 12 février 2022.

Tsafon. Revues d'études juives du Nord

Fajnkuchen Franck, Yzkor. *Une famille juive en France entre 1940 et 1944*

Danielle Delmaire

RÉFÉRENCE

Fajnkuchen Franck, *Yzkor. Une famille juive en France entre 1940 et 1944*, Beaumontois-en-Périgord, Les éditions Secrets de Pays, 2021, 182 p. 20 € (préface d'Élisabeth Badinter, postface de Bernard Revirego).

- ¹ Yzkor est un terme hébreu bâti sur une racine qui évoque le souvenir. Sous cette forme, le mot est un verbe conjugué au futur qui équivaut à un impératif, une injonction. Il s'agit surtout du titre d'une prière prononcée en souvenir des défunts. Et c'est bien à cela que Franck Fajnkuchen nous invite : nous souvenir d'une ou plutôt de familles juives disparues dans la Shoah ou qui ont frôlé la mort dans l'État français entre 1940 et 1944.
- ² À partir de sa propre famille, de ses grands-parents paternels et d'autres parents par un jeu d'alliances matrimoniales, F.F. développe les parcours de familles issues de trois couples mais cette « tribu familiale » s'étend sur onze familles ! C'est dire l'étendue de la recherche de l'auteur qui s'appuie sur les récits familiaux, nombreux entre cousins et cousines, et sur des documents d'archives abondants et aussi sur deux ouvrages d'historiens confirmés, indispensables pour étudier le sort des Juifs de Lens, ville que ces familles ont quittée pour se réfugier dans le Périgord, celui de Nicolas Mariot et Claire Zalc et celui de Bernard Revirego (d'où la postface élogieuse de ce dernier, archiviste du département de la Dordogne)¹. Trois piliers indispensables pour toute recherche sérieuse en histoire contemporaine : les archives, la mémoire des témoins et les études d'historiens.

- 3 Bien que non historien de métier, F.F. a le souci de référencer correctement ses sources archivistiques et de restituer les récits qu'il a pu recueillir. Toutefois, la date de l'entretien fait défaut et le lecteur aimerait savoir si l'entretien est récent, donc éloigné des faits, ou plus ancien, donc livrant un récit moins brouillé par le temps. Il n'empêche que ces récits constituent une source bien riche pour reconstituer ce passé.
- 4 D'emblée, il faut souligner les grandes qualités pédagogiques de F.F. Tout d'abord, idée excellente : l'ouvrage est accompagné d'un carton mobile, que le lecteur peut avoir sous les yeux à tout moment, étalant la généalogie des trois couples fondateurs des onze familles et, plus appréciable encore, chaque lignée issue des trois couples apparaît d'une couleur différente attribuée à chaque couple d'origine. Il faut reconnaître que ce carton est bien utile pour suivre les membres de la « tribu familiale » car les alliances matrimoniales sont serrées (deux sœurs épousent deux frères issus d'un autre des trois couples) et étendues. Autre initiative appréciable : les premières pages présentent les trois couples souches (les Fajnkuchen, les Timberg, et les Biezunski-Dembinski, avec les photos-portraits) avec leurs enfants qui constituent les familles suivies dans cette saga. De même les dernières pages développent des notes biographiques concernant, cette fois, toutes les personnes dont F.F. suit le parcours pendant la guerre, soit environ 70 personnes. Et enfin, un « tableau de synthèse » récapitule les dates de naissance et d'arrivée en France, le lieu de résidence ou de passage de la cinquantaine de personnes. Grâce à ces outils, il est impossible de s'égarer dans cette généalogie foisonnante.
- 5 Autre outil pédagogique très utile pour connaître la dispersion des familles dans le Périgord : la carte qui, en p. 61, localise les lieux de résidence plus ou moins cachée des familles. Celles-ci sont dispersées mais elles ne sont pas très éloignées (toutefois l'absence d'échelle ne permet pas de mesurer les distances) afin de rester en contact si nécessaire.
- 6 Fort de la connaissance des récits familiaux, l'auteur débute son ouvrage par une analyse de ses découvertes. Il restitue son itinéraire pour retrouver les traces des persécutés qui se cachent. Il déplore néanmoins ses échecs non pas dûs à une inadvertance de sa part mais parce que les archives et les témoignages ne mentionnent plus certains membres des familles : ce sont les « évaporés ». C'était bien d'ailleurs l'intention des bourreaux qui marquaient les détenus du qualificatif *Nacht und Nebel*, qui devaient disparaître physiquement et mémoriellement. Parmi ces « disparus » et ces « évaporés », figure Manek Fajnkuchen, le grand-père de Franck que celui-ci suit jusqu'à son arrestation en 1944 mais dont les traces se dispersent même en ce qui concerne son convoi de déporté et son sort à Auschwitz. Et le témoignage d'un rescapé (Nathan Alpern) ne parvient pas à faire la lumière.
- 7 Dans cette analyse, préalable au récit des voyages et déménagements, F.F. constate l'implication de l'administration française dans cette chasse aux Juifs : les préfectures et les mairies correspondent pour livrer des informations qui finissent par aboutir sur le bureau d'un policier en charge des arrestations. Face à la menace qui pèse de plus en plus, les chefs de ces familles pressentent la gravité du danger : « Ces éléments ont forgé ma conviction que les parents connaissaient le risque mortel d'une arrestation, pour eux comme pour leurs enfants » (p. 28). Après les rafles de l'été 1942 qui touchent les Juifs de la zone non occupée, donc aussi le Périgord, la stratégie adoptée par ces familles est la dispersion du noyau familial et/ou un domicile changeant : « Jacques et Rose Biezunski se séparent de leurs enfants » (p. 26) et « Sarah Fajnkuchen et sa famille [...] décident chaque nuit de trouver refuge dans un logement à l'adresse tenue

secrète » (p. 26). Quant à la survie, elle dépend de la solidarité entre les familles mais aussi des voisins.

- 8 Après cette analyse pointue, F.F. en vient au récit des pérégrinations de toute « la tribu familiale » à partir de l'émigration depuis la Pologne jusqu'à la Libération.
- 9 Le berceau familial est donc la région de Kielce et de Cracovie. L'établissement dans le Nord et le Pas-de-Calais se fait pour quelques-uns via la Belgique ou via l'Allemagne et la Lorraine, voire la Palestine qui ne fut qu'une étape. La plupart de ces couples pratiquent le commerce sur les marchés de la région lensoise qui a accueilli un grand nombre de Polonais non Juifs entre les deux guerres. L'origine commune facilite les échanges entre ces deux populations venues de Pologne. Les enfants intègrent l'école de la République et l'intégration se réalise facilement. Au point que lorsque la guerre est déclarée l'engagement des pères de ces familles juives dans les Régiments de Marche des Volontaires Étrangers est massif. Tous se mobilisent pour défendre une nouvelle patrie qui semble bien les avoir adoptés.
- 10 La brutale défaite de la France face aux forces allemandes bouleverse le sort de la « tribu familiale ». Pour les Fajnkuchen c'est la fuite : d'Avion vers la Dordogne où les rejoignent d'autres familles parentes. De juin 1940 à août 1942, mois des rafles dans la zone non occupée, le séjour dans le sud se déroule plus ou moins paisiblement. Mais après les rafles, la dispersion s'impose, les cachettes doivent être plus sécurisées et moins visibles. Pour toutes ces familles, les années 1943-1944 sont les plus difficiles car le danger est quotidien. Pour certains c'est l'errance, jusqu'à Lyon avec une tentative de passer en Suisse. Pour d'autres, adultes et adolescents comme Georges Biezunski, c'est l'engagement dans la résistance.
- 11 Une affaire pénible bouleverse les familles Fajnkuchen et Biezunski : la condamnation à mort de leur amie Huguette Conquet qui, tout en travaillant pour la milice, aidait ses amis juifs !
- 12 Les citations de Georges Biezunski, en exergue de quelques chapitres résument l'évolution du sort de la « tribu familiale » : pour 1939-1940 « J'ai vu les Stukas attaquer en piqué » ; pour le séjour en Dordogne de juin 1940 à août 1942 : « On a connu une période assez tranquille » ; de l'été 1942 à février 1943 : « Nous étions dans le désespoir le plus total [...] ». Et au retour : « Il n'y a plus rien à la maison, tout est vidé » selon François Dembin.
- 13 Il faut encore ajouter que l'auteur a apporté des preuves en publiant de nombreux documents d'archives, très bien référencés et des photos.
- 14 Conclusion de cette saga familiale : les Juifs ont participé au combat des forces françaises dans la Résistance, ils ont aussi résisté en fuyant avec témérité et ténacité la persécution. Fuir, se cacher, vivre coûte que coûte dans la clandestinité est déjà une forme de résistance au programme d'extermination des Juifs mis en place par les nazis et appliqué par leurs supplétifs français. Enfin, les Juifs ont pris leur sort en mains : ce sont eux qui décident de résister à la persécution et ce sont eux qui contribuent à leur propre survie même s'il leur a fallu de l'aide de la part de non-Juifs.
- 15 Il faut ajouter que grâce aux recherches de Monique Heddebaut, aux archives départementales du Pas-de-Calais (AD 62), on en sait un peu plus sur Joseph Fajnkuchen, le frère de Manek donc le grand-oncle de Franck Fajnkuchen. Le 2 février 1940, alors qu'il va avoir 43 ans, il se présente au Conseil de révision à Arras, pour s'engager dans l'armée, c'est-à-dire les Régiments de Marche des Volontaires Étrangers

(RMVE). Le dossier renseigne sur son parcours d'immigré venu de Pologne au lendemain de la Première Guerre mondiale : il est arrivé en France en 1920 et après de nombreuses étapes en Moselle, en Ardennes, à Lille, à Douai, à Lens et Lambersart (près de Lille) il s'établit à Liévin en 1934 et en 1940 il y réside toujours. Il est alors tailleur. Selon le commissaire de police qui rédige les fiches de signalement : « nous n'avons rien à lui reprocher » quant à sa moralité, ses mœurs et sa position politique. Ce dossier qui repose aux AD 62, à la cote M 6855 complète et confirme le témoignage de la fille de Joseph p. 45-46 du livre.

NOTES

1. Nicolas Mariot et Claire Zalc, *Face à la persécution : 991 Juifs dans la guerre*, Paris, éd. Odile Jacob, 2010 ; Bernard Revirego, *Les Juifs de Dordogne, 1939-1944 : de l'accueil à la persécution*, Périgueux, éd. Fanlac, Archives départementales de la Dordogne, 2003.